

## Le temps est l'école du néant

Antoine Boisclair

Numéro 7, automne 2005

Yasuhi Inoué

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisclair, A. (2005). Le temps est l'école du néant. *Contre-jour*, (7), 19–21.

# Le temps est l'école du néant

---

Antoine Boisclair

Fin novembre 1997. On gèle jusqu'au trognon. Tandis que l'automne sombre dans l'obscurité silencieuse au bout du Chemin de la Côte-des-Neiges, quelques passants pressés s'éparpillent vers nulle part. Des flocons fleurissent pour personne. Un chien jappe. À la suite d'un après-midi passé sur les bancs de l'Université de Montréal (où j'ai assisté à une séance de mon cours de poésie québécoise), je pense au peu de temps qu'il me reste avant la remise du travail de fin de session. L'hiver, déjà ! et pas une ligne d'écrite sur le fin glacis des trottoirs, rien d'annoté sur l'immense page blanche qui s'étend maintenant sous mes yeux. Les directives du professeur, Pierre Nepveu, ont pourtant tout pour me plaire : il s'agit de composer une préface *dans un style libre* à partir d'une anthologie personnelle des poèmes de Jacques Brault. Oui, Jacques Brault, l'auteur de *Mémoire* et de *Moments fragiles*, celui qui est venu en classe nous entretenir d'une « espérance désespérée » nommée « poésie ». Comment résumer un parcours aussi riche et complexe en dix pages ? Quelle piste emprunter ? Seul et pensif comme un apprenti Pétrarque, je marche en réfléchissant à ce recueil paru récemment en librairie, *Au bras des ombres*, cependant qu'un vent sec et coupant murmure à mon oreille un vers égaré : « Le temps est l'école du néant... Le temps est l'école du néant... »

Moi qui suis confronté à un ultimatum, j'entends soudainement Jacques Brault légitimer mes atermoiements : « La cloche nous appelle encore et toujours », ajoute-t-il à la fin du même poème, « vous êtes en avance et moi en retard ».

En ce temps-là (il y a moins de dix ans, c'est vrai, mais l'année 1997 appartient pour moi à un autre millénaire), le sens de ces vers avait une valeur en partie conjoncturelle. Cependant, lorsque je les relis aujourd'hui pour en retrouver la force et la beauté, en plus de m'apparaître indissociables de mes années d'apprentissage (et je devais comprendre plus tard qu'on n'en finit jamais d'apprendre), ils me renvoient à ce que j'appellerais mon *désapprentissage* : « le temps est l'école du néant », il nous fait désapprendre, c'est-à-dire apprendre à douter, à baisser la voix jusqu'au « presque silence » qui perdure encore dans les rues du quartier Côte-des-Neiges. « Connaître, c'est ne pas connaître », dit Lao-tseu dans un vers sibyllin du *Tao-tö King* ; il faut passer par la voie de l'ignorance. Mais si le temps est l'école du néant, c'est tout de même une école : on écrit « malgré tout », affirme Jacques Brault dans *Trois fois passera*, « malgré que nous soyons condamnés sans appel et de naissance ». Contrairement au désapprentissage d'Alberto Caeiro, l'hétéronyme intransigeant de Fernando Pessoa, le désapprentissage de Jacques Brault repose sur l'espoir de « transfiguration » : « l'en dessous » mène à « l'admirable », le non-être du taoïsme à la grâce éphémère de « l'instant d'après ». *Et néanmoins*, dirait Philippe Jaccottet ; la poésie est un effort de recommencement, un tremblement de roseau qui pense.

« Le temps est l'école du néant », donc. L'écriture est une traversée du vide. Ce qui explique en partie pourquoi la poésie de Jacques Brault (on l'a souvent répété) est indissociable de l'humilité. Or cette humilité, qui concerne autant les dimensions ontologiques que linguistiques du poème, module aussi la *voix*. Je relis la fin du poème extrait d'*Au bras des ombres* : « ...où vous passiez / passent les années dans ma mémoire / s'effacent votre voix et votre visage ». Et soudainement j'entends Apollinaire : « Passent les jours et passent les semaines / Ni temps passé / Ni les amours reviennent ». L'expérience du néant, tandis qu'elle aboutit chez d'autres

poètes contemporains au bégaiement textuel, transforme ici l'élan lyrique en chansonnette métaphysique. Chez Jacques Brault, s'il n'y a plus de chemin, le « regard en dessous du mauvais pauvre » (celui du clochard ou du poète errant de « Rue Saint-Denis ») s'allège dans une douce musique de vague à l'âme. Ou encore — puisqu'il l'affirme lui-même — « sur des airs d'harmonica ».

Frédérique Bernier a raison d'envisager Jacques Brault comme un « contemporain intempestif », jamais à l'heure lorsque sonnent les cloches des modes littéraires, mais toujours présent et indémodable. Il serait trop convenu d'affirmer que cette poésie m'a interpellé dès mes premières années d'études : elle a été et elle est toujours pour moi une véritable référence, un modèle de justesse et d'intensité. Chaque année, lorsque novembre m'entraîne « au bras des ombres », la poésie de Jacques Brault me rappelle que l'écriture est non seulement un métier d'ignorance, une « école de néant », mais aussi un « malgré tout », un « presque rien qui justement n'est pas rien ».